

d'un pareil témoin des conclusions comme celles-ci : « Il y a dans l'Évangile quelque chose de divin et d'universel qui ne se trouve que là. » « Le Christ est l'âme de l'humanité; avant lui, le grand travail de l'humanité a été de le produire; depuis la mort de Jésus elle vit de lui... » « Comme il l'a voulu, depuis son sacrifice, sa chair et son sang sont bien l'aliment de l'humanité ! »

Mais alors comment expliquer les dogmes stupides, les intolérances coupables, les crimes séculaires dont le christianisme, pas plus que les autres religions humaines, n'a été exempt? C'est qu'il s'est compromis avec les gouvernements politiques, et alors que son fondateur l'avait nettement séparé du pouvoir civil, il s'est amoindri en recourant à la force brutale pour violenter les âmes, que Jésus avait appelées, lui, à l'autarchie. Sans remonter jusqu'à Constantin : « de tous les malheurs dont le césarisme accabla la France, le Concordat est peut-être celui dont les conséquences ont été le plus funestes et le plus irréparables. » — « La distinction radicale et l'indépendance mutuelle de la société civile et de la société religieuse sont la base de l'autarchie. » — « En politique Jésus fut le premier laïcisateur. » — A ce compte-là on pressent que l'auteur ne saurait être tendre pour les jésuites, « ce chef-d'œuvre des gouvernements de tutelle. » Qu'on les voie à l'œuvre au Paraguay ou en France, « aux temps des Guises ou de Boulanger, ce sont toujours les mêmes renards mystiques. » Ils sont les ennemis-nés de l'autarchie.

Nous serions tenté de citer bien des pensées originales au tour imprévu et caustique, écrites sans doute entre deux sautes de vent, et dont quelques-unes ont pris une saveur d'actualité qui jure un peu avec les conclusions optimistes de l'ouvrage, celle-ci par exemple : « Nous sommes retournés au cannibalisme : celui-ci mange du prêtre, celui-là mange du juif, cet autre mange de l'Anglais; mais celui qui engraisse, c'est le pourvoyeur de chair humaine — ces bouchers de plume sont colorés, plantureux et gras comme les vrais bouchers. » M. Réveillère ne récrit pas ces lignes aujourd'hui. Il les trouverait trop amèrement vraies. Mais récrit-il davantage celles-ci : « L'état d'âme de la France au point de vue religieux peut fort exactement se définir ainsi : la grande masse de la nation française se compose de chrétiens indépendants. » — « La France est par excellence la nation chrétienne, quoique (ou plutôt parce que) libre penseuse. » — « La France n'est ni protestante ni catholique; il lui suffit d'être chrétienne. Sous des formes philosophiques ou religieuses diverses, les Français sont des chrétiens autarchistes. »

Plût à Dieu que cela fut vrai ! Et nous reconnaissons que des tentatives ou des propagandes comme celles de l'amiral Réveillère, alors même qu'elles prennent la forme de simples boutades, peuvent contribuer à cet heureux résultat. Mais le mal dont souffre notre patrie ne réside-t-il pas justement dans son impuissance à se gouverner? La « masse de la nation française » n'est-elle pas en effet trop une « masse, »

une masse cruelle aux individualités, une masse qui attend du dehors, c'est-à-dire d'une oligarchie d'en haut ou d'en bas, l'impulsion collective, au lieu de prendre conscience de sa dignité, dans le réveil des énergies individuelles et des volontés autonomes. Il semble vraiment que le ressort de l'âme française, comprimée pendant des siècles dans la camisole de force du catholicisme, puis par l'asservissement de l'impérialisme, ait perdu l'élasticité nécessaire aux libres essors. L'Église persuade encore au peuple qu'elle seule a la charge et la responsabilité de son salut. Bien stupide paraît quiconque ne profite pas de l'offre. A quoi bon vouloir se diriger soi-même quand de plus compétents se font forts de vous mener droit au Paradis? Il n'y a que les orgueilleux et les révoltés pour ne pas comprendre les avantages d'un pareil état. Et c'est ainsi que l'état d'âme de notre peuple nous paraît de moins en moins l'autarchie, mais plutôt l'anarchie dans le sens moral et étymologique de ce mot.

Au surplus, notre éminent apôtre d'autarchie paraît oublier une chose, c'est qu'il y a eu des autarchistes avant lui. L'autarchie qui a été pour lui le résultat d'une évolution de sa pensée religieuse, n'est pas une évolution historique vers l'épanouissement de laquelle notre civilisation serait emportée pour le plus grand bien des âmes. Luther fut un autarchiste, et plus encore que Luther, Calvin, ce génie si éminemment français, a écrit quelques livres et accompli quelques actes qui furent bien, nous semble-t-il, des héroïsmes et des miracles d'autarchie. Seulement, et c'est ici la principale critique que nous ferons au livre intéressant de M. Réveillère, ce n'est pas l'autarchie qui conduit à l'Évangile, c'est l'Évangile qui rend les individus et les nations capables d'autarchie. L'apôtre Pierre, que par une étrange ironie l'Église romaine a fait chef du sacerdotisme pontifical, c'est-à-dire du plus absolu et du plus immoral des sacerdotismes, écrivait déjà au premier siècle de l'ère chrétienne : « édifiez-vous vous-mêmes pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce... vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis. » — Avant Pierre le Maître de tous avait dit : « Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. » oui, le Fils, parce que son œuvre rédemptrice n'est pas seulement un affranchissement des superstitions ou des tyrannies extérieures de nos âmes, mais l'affranchissement sans épithète. Il nous affranchit de la pire des servitudes, de celle dont, sans lui, l'autarchie serait l'expression la plus épouvantable : il nous affranchit de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'esclavage du péché qui est en nous. M. Réveillère écrit quelque part : « Après la faute d'Adam, l'impitoyable Dieu de la Bible apparenté de bien loin au Père céleste de Jésus, réclame une victime expiatoire... Adam commet une faute, et pour ce fait la deuxième personne divine subira le supplice de la croix... jamais de la vie. » Et pourtant cela est ainsi : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne pé-

risse point mais qu'il ait la vie éternelle. » Et en dehors de cela il n'y a d'autarchie possible que celle que projettent sur des brumes insaisissables et flottantes, jouet des vagues ou des vents du large, les aspirations d'une conscience droite et les désirs d'un cœur généreux, c'est-à-dire une autarchie quelque peu stérile et qui ne nous conduit pas encore au salut.

HENRI BONNEFON.

LES IDÉES DU JOUR

La Foi et la Vie - 16 juillet 99

L'Union pour l'action morale. — Le programme de l'union. — Le Bulletin. — L'œuvre des universités populaires — des lectures populaires. — Un catalogue de bibliothèque.

Les forces qui travaillent à la désagrégation, à l'anéantissement de l'âme française sont très visibles et mènent grand bruit : elles semblent parfois être les seules au travail. Il en est d'autres pourtant qui sont puissances de vie : si elles sont demeurées jusqu'à aujourd'hui à l'écart, et comme dans le sous-sol, elles commencent à se risquer au grand jour : demain elles prendront contact avec les foules et jusque dans la rue. Très probablement, demain, les honnêtes gens en France seront des courageux : il était temps.

Une de ces forces qui s'organisent avec le plus d'activité et qui grandissent, c'est : *l'Union pour l'action morale.*

**

Je passe sur son programme. Ce ne fut guère d'abord que le cri de *Paul Desjardins* dans le *Devoir présent.*

La France, disait-il, suit le chemin qui descend ; mais il y a un chemin qui monte : c'est de croire au devoir, et le devoir est d'aimer. Mais ensuite, que croira-t-on sur Dieu, sur l'au-delà, sur la philosophie et la religion ? Il faut d'abord aimer : on croira ensuite ce qu'on pourra. Sur ce sol : la volonté bonne, l'œuvre bonne, il y a place pour l'union, pour l'unanimité de tous les bons.

Le *devoir présent* souleva une immense émotion, surtout dans l'Université. Les moqueurs ne manquèrent pas qui comparaient *l'Union pour l'action morale* à une bande de choristes paradant sur les planches et chantant : marchons, marchons, sans avancer d'un pas, et la plaisanterie fit le tour de toutes les feuilles cléricales ou libres-penseuses (j'ai quelque idée qu'elle venait de J. Lemaître). — Il y eut aussi dans l'Union des tiraillements et le groupe, à peine créé, se divisa.

Quoique M. Desjardins voulût laisser de côté les doctrines — car elles divisent — il fallut bien dresser quelques idées autour desquelles on se groupât : car le centre de tout libre rassemblement d'hommes est, ou une personne, ou une idée : pour marcher, il faut un chemin ; il fallait donc tracer la ligne du chemin qui monte ; où passe-t-il ? où se sépare-t-il des chemins qui descendent ?

Après un voyage de M. Desjardins auprès du pape et le compte-rendu des négociations au cours desquelles fut donnée au clergé de France la liberté d'entrer dans l'Union,

le Bulletin (n° 2, du 5 décembre 1892) publia une lectrice de M. Desjardins à un membre démissionnaire M. Brunot.

Il y disait à peu près :

« L'Union est une œuvre, non de politique mais d'éducation morale : il s'agit, par l'éducation, de détruire dans l'individu l'égoïsme. L'Union aura tout de même une action sociale contre l'immoralité, l'esprit de parti... »

L'Union est spiritualiste : car elle veut remettre l'individu en possession de la vie, non pas aux sens et aux appétits, mais la conscience : quiconque veut cela, croit qu'il y a quelque chose de distinct des sens, de supérieur, qu'on l'espère ou autrement. »

Et M. Desjardins se séparait du « positivisme théorique et pratique », de la franc-maçonnerie qui n'a été pas seulement intolérante ; « elle a organisé l'exploitation de la démocratie, par la curée de tout ce qui rend la vie matérielle plus facile. Elle a ainsi matérialisé et abêti la France ».

L'Union est chrétienne.

« Qu'on ait sur Jésus de Nazareth l'opinion d'un libéral, celle d'un protestant orthodoxe ou d'un philosophe rationaliste ou d'un positiviste, comme Strauss, il est incontestable que Jésus a prêché la doctrine de l'amour, de l'oubli de soi, du sacrifice de sa mort en est le symbole le plus saisissant jusqu'ici. C'est pourquoi, comme je ne pense pas qu'il convienne de reculer devant les mots, j'ai dit que cet esprit est chrétien dans un sens qu'un israélite même ne peut pas ne pas accepter. »

On rencontre les mêmes idées dans le programme du 1^{er} novembre 1895.

On voit par là quels hommes durent se rattacher de suite à l'Union : c'est la troupe, il faudrait peut-être dire la foule de ces esprits moitié stoïciens, moitié positivistes qui ont, pour toute religion, la religion du devoir qui transpose le Sermon sur la Montagne en un langage rationnel et des Devoirs de l'homme et du citoyen, mez-vous les uns les autres — qui aiment dans le Ciel plus humain parmi les fils des hommes.

Les sceptiques, les matérialistes, les dilettantes, les positivistes se tinrent loin. — Des chrétiens entrèrent puisqu'on ne les excluait pas : au contraire.

« Nous disons, (Programme p. 16. 17), que le bon vivre pleinement et l'obligation de bien vivre pour tous, pleinement, s'imposent à l'homme toujours, indépendamment de son adhésion à telle doctrine particulière et de son attitude sur le monde invisible ; mais nous ne disons rien tout qu'il puisse satisfaire complètement à ce bon vivre à cette obligation d'une vie toujours plus vraie, s'il est profondément convaincu de la réalité de ce monde invisible aux sens : s'il ne sent réel et présent l'Être parfait, l'Esprit parfait... si enfin il n'aime pas seulement par dessus et à travers les êtres particuliers qui fait que tous les autres apparaissent aimables à mesure où ils participent de lui. »

Des chrétiens pensèrent que cette élévation de cet amour, même très vague, de « l'Esprit parfait pour n'être qu'un commencement, étaient tout de même un bon commencement : que sur le chemin qui monte les consciences rencontreraient au bout de leur effort le Christ vivant, le Christ libérateur et Rédempteur.

D'autres chrétiens demeurèrent, non sans sympathie, en dehors... et cela par devoir. Il leur semblait qu'ils n'avaient pas été de ceux qui font profession de cher

vérité et le salut « en eux-mêmes » ; qui ne veulent de la religion que cette âme de « vérité perpétuelle, » universellement répandue dans le genre humain, que « des certitudes sans dates » sur le devoir, la loi du bien ; qui croient que la vérité se fait peu à peu et qu'elle n'est nulle part — dans aucun document, dans aucune religion — *absolue*. Chrétiens, ils font profession d'avoir trouvé dans le Christ la vérité même faite homme. Ils croient que ce n'est pas à la fin, mais au commencement de la vie morale qu'il faut dresser la Croix. Car pour être capable de perfection, il faut être un homme nouveau, être mort à soi-même dans la communion aux souffrances du Christ et ressuscité avec le Christ, né à la vie divine, éternelle, en plein souffle de l'Esprit. — Pour le relèvement de l'humanité, il faut être un bon Samaritain, comme le Christ. Seulement le bon Samaritain n'a pas dit au blessé dans le fossé du chemin : lève-toi, voilà le chemin ; il a bandé ses plaies, il l'a porté sur sa monture. Cela le Christ seul le peut, car il n'est pas une idée, mais une force et il faut à l'homme non pas tant des idées que des forces.

**

L'Union était créée : chose notable, ces mêmes hommes qui voulaient la seule adhésion des bonnes volontés et ne voulaient même pas exiger qu'on crût en Dieu, parce qu'on vaut, disaient-ils, par ses actes, non par sa foi, avaient dû — pour agir — fixer un idéal de la vie, et cet idéal comprenait une conception de l'homme et du monde très vaste et très haute, toute une religion et une philosophie de « l'action ».

Puis, on s'organisa — on s'organisa pour l'action. Quelles œuvres sortirent de là ? Sur quel point des institutions, des mœurs mit-on la main à la pâte pour pétrir un nouveau monde ? Encore ici, chose notable : l'action se borna à un travail sur les idées, sur les esprits : on voulut donner à tous les amis de l'action un même esprit — l'horreur raisonnée de notre fausse civilisation matérialiste, l'amour réfléchi et la compréhension de leurs propres idées, de leur propre bonne volonté, en sorte que partout ils soient sincères, conscients — conscients jusqu'à la moëlle — en pleine adhésion avec l'idéal qu'ils portent en eux, avec leur vrai *Moi*. Ce fut l'Union « non pour une action, pour une œuvre déterminée, mais pour l'action opposée à l'inertie, l'action partout », l'action selon l'Idéal... L'Union fut un esprit qui vivifie...

L'œuvre de l'Union s'incarna en une Revue, mais une Revue d'une bien originale nouveauté. Il ne s'agissait pas de faire du bruit, d'attirer par des titres éclatants ou par des signatures plus éclatantes encore la foule des distraits, des curieux, des dilettantes..., de faire une mosaïque disparate et criarde de bon et de mauvais, comme ne le font que trop les Revues, — et pour faire passer quelques grains de pain et saines et spirituelles vérités, de jeter à pleines mains en pâture les sensations raffinées, fausses, perverses qu'on trouve aux nervosités folles du jour. La Revue était un *Journal* qui ne se vendait pas dans la rue... un petit bulletin surtout pour les amis de l'Union, les adhérents à ses principes, ceux qui voulaient des pensées, qui puissent « être en mouvement et soutenir au-dedans de chacun la volonté du bien. » Le Bulletin était une sorte de prêche laïque, mais sous forme, soit de méditation solitaire, de soliloque, soit sous forme de conversation entre amis. La

Revue convoquait les fidèles à des soirées de travail où l'on mettait en commun ce que l'on avait de plus vivant, de plus éclairé, de plus ardent en soi. — Et le Bulletin publiait le compte-rendu de ces soirées d'édification.

« Ce Bulletin a pour objet d'établir entre nous une correspondance active, perpétuelle et de réaliser notre union.

Chacun est donc appelé à y coopérer librement, par la mise en commun de ce qu'il sait, pense, résout et fait de meilleur... on ne devra ni chercher, ni apporter ici de prétention à la forme littéraire. La parole écrite sera considérée dans ce bulletin simplement comme un papier-monnaie, par lequel la volonté du bien circule de l'un à l'autre.

Les fondateurs du Bulletin étaient des hommes très distingués : Paul Desjardins, Lepelletier, Lagneau, Bouchor, Wagner... mais il y avait un tel besoin de désintéressement, d'oubli de soi, que le Bulletin ne portait pas une signature.

Les universitaires surtout vinrent au Bulletin : s'il n'y a aujourd'hui encore que 1,400 abonnés, comme beaucoup sont professeurs de Faculté, de lycée, ou maîtres d'école, l'action est immense.

A mesure que le cercle très fermé de l'Union s'est élargi, son Bulletin est devenu toujours plus une Revue. Il n'a plus voulu être seulement un compagnon de la vie morale au coin du feu, dans le tête-à-tête de l'homme avec lui-même : il a voulu être un compagnon qui suit dans la rue, qui pousse même à y descendre et à se mêler à la vie publique. Il a paru de plus en plus des études sur les questions du jour, questions sociales, ouvrières, pédagogiques, questions de politique générale... Presque chaque fascicule contient : *Le Langage des faits*, guide-opinion des événements contemporains, — le *Mouvement des idées*, — le *Bien à faire*, — une *Correspondance*, où les Amis donnent leur opinion sur la marche de la Revue, les questions à traiter et surtout sur les enquêtes ouvertes (en ce moment : la *Question des domestiques*). A mesure que les idées émises devenaient plus hardies, plus compromettantes, il fallut signer.

Ma's bien des Amis trouvent leur Revue encore trop timide, trop éloignée des faits et surtout du peuple. Elle porte en exergue : « Nous créons au grand jour... une union active, un ordre laïque militant du devoir privé et social, noyau vivant de la future humanité. » Il faut, dit-on, que cet ordre militant se jette dans le combat : qu'il aille vers les simples, vers le peuple, la bourgeoisie même, vers ces foules où (l'Affaire) a mis à découvert des abîmes d'inconscience, d'idées fausses, de fanatisme.

Celui-ci voudrait que des hommes tels que MM. Gabriel Monod, Duclaux forment « un petit conseil des ministres *in partibus* » donnant, dans le Bulletin, son avis sur les grandes affaires publiques ; on ferait passer des notes dans les rédactions de journaux. — Il voudrait aussi la création d'un « Dispensaire » où les pauvres gens viendraient chercher un appui dans les crises morales et surtout dans les difficultés qui naissent pour eux de l'ignorance des lois...

Celui-là trouve que l'heure est venue « de s'affirmer au grand jour. ... Nous sommes trop une petite sélection de gens qui se savent gré d'en être... » Il faudrait qu'au lieu de dire : le Bulletin de l'Union, on dit : l'Action morale tout court, et que la Revue de l'Union devienne le grand centre

de ralliement « dans un pays où il n'y a de force morale organisée que l'Église. »

On agite l'idée d'un journal à un sou, qui serait répandu dans les ateliers, dans les syndicats, les bourses de travail. Pour le moment, faute de fonds, on y renonce. Mais on étudie deux idées de M. Duclaux : 1° Publier pour les paysans qui le dimanche ont pour lieux de réunions l'église et le cabaret, de bonnes lectures à faire en commun. Ce seraient les lectures du dimanche. 2° Editer à 50,000 exemplaires un *Almanach campagnard*. (1) »

On le voit, les événements publics et le mouvement même de la vie portent de plus en plus l'Union pour l'Action morale qui n'avait voulu être « qu'un esprit », à devenir une action, à réaliser son esprit dans les faits — tant il est vrai que, contrairement même à l'opinion de ces sentimentaux, l'idée est une force, l'idée est un germe chargé de vie obscure, qui de lui-même tend à se donner un corps, à émerger au grand jour.

*
*
*

Aussi, peu à peu, sont venues se rattacher à l'Union des œuvres : il faut dire qu'elles en sont sorties. Ce sont : « les Universités populaires » et « les Lectures populaires » ; l'une de M. Deherme, l'autre de M. Bouchor. Encore ici, il est bien curieux que des hommes qui font profession de ne croire qu'à « la bonne volonté », qu'à la « bonté pratique » qu'à « l'homme bienfaisant, » et de sourire des croyances intellectuelles, des idées abstraites, des doctrines et des dogmes qui aboutissent à des certitudes troubles et incertaines — quand ils veulent aller au peuple et lui donner ce qui lui est bon, ce qui lui sera le meilleur..., lui apportent des idées ; que le mouvement spiritualiste soit allé de cette étape : « le réveil de la bonne volonté » à cette autre, décisive, finale : « l'appel à la raison » (2). « Nul bien hors du vrai. »

M. Deherme a déjà, dans une petite salle de la rue Paul-Bert, donnant place tout juste à une trentaine d'ouvriers, organisé pendant cet hiver la « Coopération des Idées. » Des hommes de science et de toutes les sciences, surtout morales et politiques, sont venus causer avec les simples de ce qu'il y a d'intéressant dans leurs sciences, de vital, pour tout homme, même pour le plus simple. L'œuvre des conférences s'est fortifiée de l'expérience même ; elle a été prise en mains par l'Union, particulièrement par M. Gabriel Séailles. On a groupé une foule de bonnes volontés dans l'Université, — parmi les éléments libéraux, cela va sans dire, — et l'on a lancé une souscription publique pour la création d'une Université populaire, d'un « Palais du Peuple. »

« Notre ambition est grande : nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous : nous voulons que le peuple soit admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre à l'humanité : nous voulons que, comme le soleil pour les yeux, la lumière intelligible se lève dans toutes les intelligences.

Notre Association ne partage aucune doctrine politique, religieuse ou philosophique particulière... Elle ne veut pas, en divisant et aigrissant les esprits, faire des partisans ; mais en les unissant dans la recherche sincère du vrai et du bien, dans la joie du beau, faire des hommes. »

(1) Déjà l'Union publie un bulletin « pour nos enfants ».

(2) « Voir dans le Bulletin du 15 février 1895 la conférence de M. F. Desjardins : le Devoir d'aisance (le devoir de ceux qui ont déjà trouvé le vrai) : « On doit aux petits la vérité. A ceux qui pensent et qui errent confusément, c'est la grande charité à faire. »

« En face du cabaret, du café-concert, nous nous proposons d'édifier nos Universités populaires.

Elles devraient comprendre :

1° Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur. — 2° Une salle de cours pour les différentes sociétés d'enseignement secondaire. — 3° Un musée du soir avec cours professionnels. — 4° Une salle de spectacles. — 5° Une salle d'escrime et de gymnastique. — 6° Une salle de bains-douches. — 7° Un salon de conversation. — 8° Une bibliothèque, constamment ouverte. — 9° Des laboratoires. — 10° Un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques. — 11° Une pharmacie. — 12° Un restaurant de tempérance. — 13° Quelques chambres meublées à louer aux jeunes gens de toutes conditions. — 14° Une école normale d'éducateurs populaires. — Offices de placement, mutualité, assurances, etc. »

« Palais du Peuple, » disent les fondateurs de l'Université : « cathédrale du Peuple », dit dans son enthousiasme M. Bérenger. J'aimerais mieux Palais : car je pourrais entrer dans le palais ; je n'entrerais pas dans la cathédrale.

Les lectures populaires sont l'œuvre de M. Bouchor (1). En ce moment neuf sections fonctionnent à Paris, qui donnent une ou deux soirées par mois dans les préaux d'écoles. Conférence sur les arts ou soirée musicale, conférence historique, lecture de *dramas*, de *comédies*..., conférence scientifique : voilà comment M. Bouchor propose d'organiser les 4 samedis du mois.

« Ainsi notre petite université populaire, s'avance Comme un recteur, suivi des quatre facultés. »

A Paris les grandes salles ont aux Lectures de 800 à 1,500 auditeurs ; aux conférences, 4 à 500.

« A toute autre salle, nous préférons la salle d'école est chez soi. Ce n'est pas si imposant que les velours et les drapeaux de la mairie, mais on y vient en tenue de travail. Rien n'a, comme l'école, le caractère d'intimité démocratique et familiale. De plus en plus, il convient de faire de l'école laïque le centre de la vie intellectuelle et morale. » (2)

Justement j'ai entre les mains le petit volume que vient de publier M. Bouchor (*P. Corneille : le Cid, Horace, Polyeucte*). C'est le texte abrégé des tragédies avec une petite introduction, le résumé des scènes omises, et des conclusions. On y relève « l'élévation morale, les généreux sentiments » ; on y fait des réserves sur les idées fausses, barbares : cela avec bonhomie, simplicité, mais gravité.

M. Bouchor n'a pas hésité à « lire » *Polyeucte*, au risque de passer pour clérical : mais voici quelques réflexions qui mettent bien en relief l'esprit très neutre de l'Action morale.

« La croyance pour laquelle *Polyeucte* a souffert est digne de respect, comme toute autre foi sincère ; et comme toute autre, elle appartient à la libre discussion. Mais pas d'importation, ici, que nous la partageons ou que nous ne la partageons pas. En laissant de côté les idées du croyant, ce que nous avons tous admiré, c'est la puissante conviction de l'homme et sa fermeté devant la mort.

Il y a pourtant, chez *Polyeucte*, une tendance qui m'inquiète... Je ne puis approuver l'attitude agressive de *Polyeucte* (à peine converti, il s'élance vers le temple pour briser les idoles). Sa religion est très supérieure à celle

(1) Elles fonctionnent sous les auspices de l'Association polytechnique dont le président est M. F. Buisson ; on voit à quel point elles se rattachent à l'esprit, aux hommes de l'Union. Voir l'étude de M. Fuster, dans la *Foi et la Vie*, 1^{er} mars 1899.

(2) *Bulletin*, 15 av. 1899, p. 63.

des païens, soit; mais ne ferait-il pas mieux, pour la répandre et la faire aimer, de recourir à la seule persuasion...? A-t-on le droit d'outrager la croyance d'autrui, si inférieure qu'on la juge?

Je ne voudrais pas, en insistant, affaiblir l'admiration due à un grand cœur : mais je tenais à vous montrer... le germe d'intolérance qui se mêle souvent à nos convictions quand elles sont fortes et ardentes...

Un autre personnage... est, à mon avis, aussi admirable que le héros chrétien : j'avouerai même qu'il m'inspire une plus profonde sympathie. Je parle de Sévère. Ce que le poète nous apprend sur lui, sa vaillance... tout me porte à croire qu'il saurait souffrir pour une idée tout aussi bravement que Polyeucte : et ce que j'estime infiniment chez lui, c'est que, tout en ne partageant pas les croyances des chrétiens, il est capable de rendre justice à ces hommes, traités en criminels...

M. Bouchor finit en remerciant le génie de Corneille « qui a su évoquer devant nous ces deux grandes âmes, l'apôtre enthousiaste, et le philosophe humain et tolérant. »

**

Enfin — et ceci rentre dans l'œuvre même du *Bulletin* — l'Action morale a dressé un *catalogue de bibliothèque*. Le titre est : *Dilecta*, esquisse d'un catalogue de livres utiles à la conduite de la vie.

Ce catalogue n'est pas fait pour tout le monde : comme presque tout dans l'œuvre du *Bulletin*, il a en vue les âmes qui sont déjà dans l'esprit même de l'Union, qui ont la préoccupation du devoir, de la beauté morale.

« Ami inconnu,

« Peut être habitez-vous loin d'ici, une chambre retirée, au milieu d'un bourg où il n'est question que de gain, de rivalités, de choses étroites réputées grandes. Votre fenêtre s'ouvre, non sur une campagne consolante et sur des perspectives d'arbres, mais sur d'autres maisons où se pratiquent mille petits commerces. Des personnes ayant une idée de la vie très différente, et qui par là vous blessent, quoiqu'elles ne soient pas méchantes, vous font aimer la solitude. Il vous apparaît que c'est vous qui pensez juste; cependant, qui sait? Vous ne vous appuyez sur personne : votre fidélité à votre idéal n'est pas encouragée par les circonstances, et votre âme se défait jour à jour... »

Mais il y a dans un coin de la chambre quatre planches de bois lisse qui peuvent se garnir de livres. C'est là le recours.

« Ces livres ne sont pas ceux où on apprend la technique de quelque métier, ou qu'on lit pour paraître habiles. C'est la vie vraie que vous leur demandez d'entretenir en vous, puis de régler. Vous attendez d'eux le bienfait d'une paternité réelle... Mais il existe tant de livres! Il en paraît chaque jour de nouveaux. Comment les choisir, ces surs compagnons de pensée? Il faudrait qu'on vous désignât les meilleurs, non pour le profit de l'auteur ou des libraires, mais pour le vôtre; non dans l'intérêt d'un parti ou d'une église, mais dans celui de la vérité. Les indications qui suivent, ami, sont l'essai d'un conseil semblable. » Avant-propos I et II.

Et encore : « Vous ne lirez pas ce que tout le monde lit, mais seulement ce qui vous ressemble et vous aide à ressembler à vous-même, je veux dire : à votre idéal. Il ne vous faut donc vous adonner imprudemment aux livres qu'après que vous aurez formé cet idéal, élu une manière de regarder et de comprendre, qui sera désormais la vôtre, ou déterminé à quoi on tient le plus, ce qu'on ne pourra

plus s'ôter maintenant qu'avec ses raisons de vivre, le fondement sur lequel on bâtera. Alors, mais alors seulement, on peut lire sans crainte : on sait où insérer les idées nouvelles... »

Le catalogue est rangé sous des rubriques : *religion* — *maîtres de la vie spirituelle* — *philosophie* — *questions contemporaines* — *politique*... *éducation nationale*... *dramas*... *romans* (pour les enfants... les adolescents... les personnes d'expériences)...

Avant chaque ordre de matières, quelques directions : comment faut-il lire? Ainsi sur l'*Écriture sainte* — sur la *philosophie*, sur les *journaux*...

Voici qui marquera la manière de ces instructions :

« Devons-nous lire le journal? »

... Si le journal d'aujourd'hui était ce qu'il doit être : un bulletin de la vie collective du peuple, un rappel au souci du bien public, il n'y aurait point de doute... Mais, en fait, le journal aujourd'hui ne remplit point sa fonction... Les *informations* sont multipliées : ce sont des faits juxtaposés, sans lien entre eux, qui accoutument la pensée à s'interrompre et à se briser sans cesse; — non choisis, qui égareront le jugement, par le mélange de mille bagatelles triviales avec les grands événements qui ne ressortent pas; — immédiats, qui brouillent la vue par les grossissements des erreurs, des passions du moment... Les faits n'acquiescent de gravité ou même de sens, qu'en devenant les signes des idées... Ainsi s'étend le domaine du mot vide et du oui-dire, ainsi la nation est puérilisée. »

Il faut interrompre une ou deux semaines toute lecture du journal, afin de se ressaisir. »

Ainsi sur toutes les matières, sur tous les livres, une page ou un mot pour dégager la signification morale.

Naturellement, le catalogue est fait selon l'esprit de l'Union : dans les doctrines des livres notés, il y a passablement d'oppositions, d'incohérence : Spinoza voisine avec Leibnitz : mais aussi Comte et Littré sont absents — et Sainte-Beuve, et Balzac, et Taine presque tout entiers : la place est faite aux positifs, à ceux qui croient à la vie supérieure et la veulent. La Bible a la place d'honneur, et les mystiques catholiques, et la théologie protestante soit du rationalisme, avec Pécaut, Levallois, Sabatier... soit de la conscience, avec Vinet, Secrétan..., et les vies de grands chrétiens, — le tout fait avec un réel esprit de largeur... et le plus grand détachement de toute Eglise.

« Bien que le plus grand nombre des ouvrages cités dans cette section (questions contemporaines, *religion*) soient dus à des auteurs protestants, au moins d'origine, pas un instant nous n'avons vu dans une conversion générale de la France au protestantisme — ou à telle confession qu'on voudra — un gage de salut, ni même de progrès. Ces diverses confessions appartiennent à l'histoire : il s'agit plutôt de vivifier les formes actuelles. Quiconque nous a compris ne peut s'y tromper. Seulement, en fait, certains écrivains protestants se sont préoccupés, avec un esprit assez libre, de notre avenir religieux. »

**

Voilà donc l'Union pour l'action morale à l'heure présente, en dehors de l'Eglise, la plus puissante forge de pensée morale, dont les feux aient été allumés en France. E l'Union est tout entière dans son Bulletin.

J'avoue que j'admire beaucoup ce Bulletin. Il assemble dans sa direction des hommes très distingués, qui dépouillent ce qu'il y a de spécial, de compliqué, de trop distingué

c'est-à-dire d'à part dans leur individualité, pour ne donner que ce qu'il y a de plus simple et de plus profond, de plus accessible à tous, et ne parlent qu'en hommes pour faire des hommes. — Autour, un cercle de lecteurs qui sont des adhérents ou des demi-adhérents, qui cherchent à affermir leurs opinions pour qu'elles deviennent des convictions, à devenir plus conscients d'eux-mêmes, comprendre leurs propres principes « jusqu'à ce degré de profondeur et de clarté où il devient impossible qu'ils ne se traduisent pas en acte. »

Tout dans le Bulletin est fait pour l'action sur les consciences. Exposés de principes, éclaircissements sur les questions obscures qui divisent et qui tourmentent la conscience individuelle ou publique, interprétations, selon des principes constants, des événements de la vie sociale, propositions de réformes à tenter, d'œuvres charitables à secourir, notes sur les livres, — tout ce qu'il faut qu'un homme sache pour qu'il puisse s'orienter librement au dedans de lui-même et au dehors — vers le bien.

Enfin, la Revue agit encore en étant ouverte aux amis qui ont une question à poser, ou une solution à donner dans les enquêtes sur les questions les plus passionnantes du temps présent. Elle accueille tout le monde dans sa salle, les jours où l'on prépare le Bulletin, les soirs de conférences familières. En organisant des rencontres, sortes de retraites en commun, à Pâques et l'été, et en établissant ainsi l'intimité, non plus entre les seules idées, mais entre les personnes; en communiquant aux amis les adresses des autres amis qui le veulent bien, en recommandant ceux-ci à l'hospitalité de ceux-là et à leur amitié, elle constitue un vaste milieu toujours en fermentation de moralité.

Et cette sollicitation, cette impulsion continue vers une vie consciente, généreuse, dépréoccupée d'elle-même pour n'être préoccupée que de devoir, de réalité idéale, finit par créer un malaise chez l'homme même le plus inactif, qui ne lui permet plus l'inaction : l'idée, la volonté morale accumulée, concentrée, frémissante, finit par éclater, par déborder en apostolat : ce sont alors les œuvres. « les lectures populaires, les universités populaires, le partage des convictions de l'âme avec les petits.

Tout cela me semble très neuf, très hardi, très beau, quoique la réalisation soit, il va sans dire, bien au-dessous de l'idée. Il me semble que tout cela serait à transposer dans notre monde chrétien — et si c'est bon autre part, ce serait meilleur là, vivifié par l'Évangile. Voilà notre véritable « devoir présent. » Et c'est ce *Bulletin de l'action chrétienne* avec ce multiple, énergique et délicat fonctionnement, que notre Revue veut être. Il faut qu'elle arrive à pouvoir faire sienne, avec une simple mais foncière retouche, la pensée de Lagneau qui est inscrite au fontispice du Bulletin et à dire : « Nous créons au grand jour, sans arrière pensée et sans aucun mystère, une union active, un ordre laïque militant du devoir chrétien, privé et social... »

Comme le devoir chrétien a sa racine dans dans la foi chrétienne, au lieu de dire *Union pour l'action chrétienne*, nous disons pour la *Foi et la Vie*.

P. DOUMERGUE.

LA LÉGISLATION FRANÇAISE SUR LA RÉPARATION DES ACCIDENTS

dont les ouvriers sont victimes dans leur travail

[Les lecteurs de cette revue voudront bien nous excuser d'attirer leur attention sur ce sujet extrêmement ardu; mais c'est celui qui depuis quelques mois préoccupe le plus vivement le monde du travail et les milieux industriels. Le Parlement, dont le rôle semblait terminé après le vote de la loi du 9 avril 1898, a dû reprendre l'étude de la question; il est plus que probable qu'il devra s'en occuper encore].

La généralisation dans l'industrie de l'emploi des machines n'a pas aggravé, comme on le croit généralement, les risques d'accidents dans le travail, puisque dans les classifications les plus récentes ce sont toujours quelques industries restées jusqu'ici rebelles à l'usage des moteurs mécaniques, qui figurent en tête des entreprises dangereuses. L'opinion publique semble donc faire fausse route sur ce point, mais il faut s'en féliciter, car c'est à cette erreur et peut-être aussi à un certain développement de la notion de solidarité humaine, qu'on doit attribuer ce caractère d'urgence reconnu depuis nombre d'années au problème des accidents du travail.

La France inaugure à la date du 1^{er} juillet 1899 un régime nouveau, qui constitue au moins une tentative intéressante en vue de résoudre la question. Elle s'est laissée devancer par bien d'autres pays, en particulier par l'Allemagne et l'Autriche, mais ce n'est plus le moment de regretter ce retard.

Comment la question de la réparation des accidents doit-elle être posée? On peut la ramener à des termes assez simples. Toute œuvre productive, sorte de conquête de l'homme sur le monde extérieur, en même temps qu'elle contribue au bien-être général, comporte un certain nombre de victimes. Doit-on abandonner celles-ci, ou si elles sont mortes, leurs femmes ou leurs enfants? Doit-on au contraire imposer les réparations du sinistre à la société entière, bénéficiaire définitive de la production des richesses? Nous ne croyons pas que l'on puisse répondre autre chose que: non, à la première de ces questions et que: oui, à la seconde. Les législations européennes et en dernier lieu, la législation française, ont conclu dans le même sens.

Jusqu'à ces derniers jours (exactement jusqu'au 1^{er} juin 1899) la réparation des accidents a été livrée au hasard. La statistique nous apprend, que sur 100 accidents, 20 sont dus à la faute des patrons, 25 à celle de l'ouvrier, 8 à la faute combinée des 2 parties, 47 à des causes fortuites indépendantes de la volonté de l'homme ou inconnues. Or, le droit français n'admettait la réparation qu'au cas de faute du patron. Théoriquement donc, l'ouvrier ne devait être indemnisé que dans un petit nombre d'hypothèses encore diminué par des difficultés de preuve et de procédure, sur lesquelles l'accord est loin d'être fait. L'ouvrier n'avait qu'une ressource, celle de s'assurer lui-même